

PRIX DE M. O. AUGÉ, C.R.

ARTICLE COURONNÉ

LE CHEVALIER D'IBERVILLE

La vie de Pierre Lemoyne, sieur d'Iberville, ne peut pas être esquissée par fractions ni par époques ; elle se présente toute d'une pièce. C'est une traînée éblouissante depuis la jeunesse, presque l'enfance, jusqu'à la mort.

"Peu d'hommes, dit un historien, tant de l'Ancien que du Nouveau-Monde, ont fourni une carrière plus brillante que celle de ce héros. La Nouvelle-Angleterre, l'Acadie, l'île de Terre-neuve, la Baie d'Hudson et les solitudes sans fin qu'arrosent les eaux du Mississipi et du Golfe du Mexique, furent tour à tour le théâtre de ses exploits. Rien n'était à l'épreuve de son audace, surtout sur la mer."

"Pour raconter, nous dit un biographe de d'Iberville, tout ce que cet homme célèbre a entrepris pour la gloire de son pays, il faudrait, non pas une courte notice, mais un livre entier."

Pierre Lemoyne, sieur d'Iberville, troisième fils de Charles Lemoyne et de Catherine Primot, deux colons venus de Normandie, naquit à Ville-Marie (aujourd'hui Montréal), le 16 juillet 1661, dans l'habitation que son père avait bâtie, près de l'hôpital fondé par Mlle Mance sur un terrain concédé par M. de Maisonneuve, vers 1650, et portant le n° 32 des premières concessions régulières aux habitants de Ville-Marie. Ce terrain était situé, à quelques pieds près, où se trouve aujourd'hui le consulat de Suède et de Norvège, à quelques pieds aussi de la sacristie de l'église Notre Dame, sur la rue Saint-Sulpice.

Pierre Lemoyne fut élevé, comme le furent à cette époque tous les enfants des compagnons du fier chevalier auquel Montréal doit sa fondation. Charles Lemoyne, que le roi Louis XIV avait annobli avec le titre de sieur de Longueuil, pour récompenser des services qu'il avait rendus à la colonie naissante, était un héros dans la pleine acception du mot ; Catherine Primot, son épouse, était en tous points digne de lui : bon sang ne pouvait mentir. Ayant passé son enfance dans un milieu comme celui que virent les premiers jours de Ville-Marie, n'ayant eu sous les yeux que d'admirables exemples de courage viril et de vertu chrétienne, Pierre Lemoyne ne pouvait être qu'un homme d'une trempe exceptionnelle.

Très jeune, il manifesta un goût prononcé pour la navigation, et le Saint-Laurent, avec sa nappe majestueuse, tantôt calme pendant les jours sereins, d'autrefois bouleversée aux heures d'ouragan, devait fasciner sa nature ardente, son tempérament audacieux comme celui de son père.

Ce fut une belle et noble famille que le sieur de Longueuil donna au Canada ; elle se composait de quatorze enfants, dont sept ont illustré le pays par leurs exploits : trois d'entre eux sont morts dans les combats ; l'un a été le fondateur de la Nouvelle-Orléans et trois autres ont été gouverneurs de villes ou de provinces. Voici les noms de ces enfants : Charles sieur de Longueuil, fils ; Jacques, sieur de Sainte-Hélène ; Pierre, sieur d'Iberville ; Paul, sieur de Maricourt, François, sieur de Bienville 1^{er} ; Joseph, sieur de Sérigny ; Louis, sieur de Chateaugay 1^{er} ; Jean-Baptiste sieur de Bienville II. (le fondateur de la Nouvelle-Orléans) ; Antoine sieur de Chateaugay II ; François, Marie Catherine, Jeanne, Marie-Anne, Gabriel, et un autre ondoyé et mort le même jour.

Le plus illustre d'entre eux fut Pierre, sieur d'Iberville. A quatorze ans, obéissant à ses penchants favorisés et encouragés par son père, il s'enrôla comme garde-marine sur les vaisseaux du Roi pour y faire l'apprentissage de la mer. L'histoire ne nous rapporte rien de particulièrement intéressant sur son compte depuis le jour où il s'embarqua comme apprenti marin jusqu'à l'an née 1686. C'est pendant cette période néanmoins, qu'il prit son nom "d'Iberville" pour reconnaître la protection d'un officier du secrétariat de l'Etat qui s'intéressait à sa fortune.

En 1686, d'Iberville, à peine âgé de vingt-cinq

ans fit sa première expédition à la Baie d'Hudson, sous le commandement du chevalier de Troyes commissionné par M. Denonville, gouverneur de la Nouvelle-France, en compagnie de ses deux frères, de Sainte-Hélène et de Maricourt, et d'une soixantaine de Canadiens éprouvés. Ces braves se rendirent à travers les forêts, tantôt à pied, tantôt en canots, jusqu'aux bords de la Baie d'Hudson et s'emparèrent des forts Sainte-Thérèse, Monsipi, Albany et Rupert occupés par les Anglais. L'expédition commencée vers le commencement de février était terminée le 10 août de la même année. Ce jour là, le chevalier de Troyes reprit la route du Canada avec presque la moitié de ses hommes, laissant d'Iberville pour commander à sa place.

Celui-ci ne resta pas inactif malgré le peu de monde à sa disposition. Il était chargé de faire la chasse aux Anglais et tout naturellement il les chercha d'abord. N'en trouvant pas sur terre au cours de ses marches, il les pourchassa sur l'eau. Un jour, il osa avec deux canots d'écorce montés par onze Canadiens attaquer et enlver à l'abordage un vaisseau anglais de douze canons gardé par trente-deux hommes : c'était au commencement de 1687.

Dans l'attaque de l'un des forts dont j'ai parlé plus haut, d'Iberville avait donné la mesure de son bouillant courage. S'étant trop avancé, il se trouva subitement séparé du gros de ses hommes et assailli de tous côtés ; ce genre de combat lui plaisait ; une lutte terrible s'engagea, d'Iberville ne compte pas ses adversaires et tient bon jusqu'à l'arrivée de ses compagnons qui le dégagent.

En 1689 il fit partie de la colonne volante qui sous la conduite de d'Ailleboust de Mantet, se rendit dans la Nouvelle-Angleterre et détruisit Corlar ou Schenectady, en représailles du massacre de Lachine, arrivé l'année précédente et attribué aux instigations des Anglais.

De 1690 à 1696, d'Iberville, toujours amoureux de la mer, retourna plusieurs fois à la Baie d'Hudson et toujours après avoir fait de bonnes prises sur les Anglais, il rentrait au port de Québec chargé de richesses. C'est pendant une de ces expéditions, celle de l'année 1694, qu'il perdit un de ses frères à l'attaque du fort Nelson.

En 1696, le gouverneur de la Nouvelle-France, le comte de Frontenac, résolut de débarrasser l'Acadie du voisinage incommode des Anglais et il confia à d'Iberville l'exécution de cette entreprise dont le principal objet était la destruction de Pemaquid, une forteresse élevée sur les bords de la baie de Fundy, comme une menace continue contre les possessions françaises.

D'Iberville alla prendre à Rochefort, en France, le commandement d'une escadrille de trois vaisseaux, avec lesquels il prit la route du golfe Saint-Laurent. Chemin faisant, il fit la rencontre de trois navires de guerre anglais, dont l'un fut démâté et pris et les deux autres mis en fuite ; puis il alla se présenter devant Pemaquid qu'il enleva d'un coup de main et dont il rasa les fortifications en moins de trois jours. Cette brillante affaire avait lieu vers la mi-août.

Lorsqu'il passa en France pour prendre le commandement de l'expédition contre Pemaquid, d'Iberville profita de l'occasion pour démontrer à la Cour de Versailles qu'il n'y avait pas que l'Acadie d'où il fallait chasser les Anglais, mais encore l'île de Terre-neuve avec ses riches pêcheries. Il fut donc chargé aussi de porter la guerre dans les établissements de cette île et d'agir de concert avec M. de Brouillon, le gouverneur de Plaisance, pour les attaquer à la fois par mer et par terre. M. de Brouillon, homme d'un certain mérite, mais très vaniteux et très jaloux, ne se souciait pas de partager la gloire de l'entreprise avec personne, se hâta de prendre les devants ; malheureusement, il échoua, grâce en grande partie à son tempérament qui amena l'insubordination parmi son monde. Il revint donc à Plaisance où il rencontra d'Iberville qui venait de recevoir des renforts venus de Québec.

Après beaucoup de discussions où la jalousie de M. de Brouillon perçait à chaque suggestion faite par d'Iberville, il fut enfin réglé que l'on attaquerait Saint-Jean, la capitale des établissements anglais et que pour s'y rendre, de Brouillon prendrait la voie de la mer et d'Iberville celle

de terre avec ses Canadiens ; ce qui fut fait. La jonction des deux colonnes d'attaque se fit dans la baie de Toulle. De là la marche fut reprise, d'Iberville et de Brouillon culbutant tout ce qui s'opposait à leur passage. En arrivant près de la place, l'avant-garde commandée par d'Iberville, tomba sur un corps d'hommes embusqués dans les rochers qui fut mis en fuite après un choc violent et pénétra pêle-mêle avec lui dans la ville. L'élan était tel que l'on s'empara d'emblée de deux des forts. Le gouverneur, qui s'était réfugié dans le troisième, se rendit sans faire de résistance. Les fortifications furent rasées et la ville réduite en cendres. Après cette conquête, de Brouillon retourna à Plaisance.

D'Iberville, resté seul avec cent vingt-cinq Canadiens qui s'étaient attachés à sa fortune, entreprit sa fabuleuse campagne de l'hiver de 1697, pour soumettre l'île de Terre-neuve toute entière.

Armés chacun d'un fusil, d'une hache de bataille, d'un couteau poignard et de raquettes, ils finirent par triompher de tous les obstacles. En deux mois ils prirent tous les établissements, à l'exception de Bonavista et la Carbonnière inabordable en hiver, tuèrent deux cents ennemis et firent six ou sept cents prisonniers qu'ils conduisirent à Plaisance. D'Iberville se préparait à compléter sa conquête le printemps suivant par la prise de Bonavista, lorsqu'au mois de mai son frère, Lemoyne de Sérigny, lui amena à Plaisance une escadre de cinq vaisseaux de guerre avec l'ordre de se rendre à la Baie d'Hudson et d'en faire la conquête définitive.

Bien que l'expédition du chevalier de Troyes dont il a été question plus haut, n'eût laissé aux Anglais que le fort Bourbon, ces derniers, après le départ de d'Iberville qui avait remplacé de Troyes, reprirent leurs anciens postes l'un après l'autre et il ne resta plus aux Français que le fort de Sainte-Anne. Durant la guerre qui suivit la chute de Jacques II, les Anglais reprirent ce fort gardé par cinq Canadiens seulement qui osèrent se défendre et repoussèrent la première attaque. Ce poste fut pris et repris plusieurs fois alternativement par les Canadiens et les Anglais et se trouva en la possession de ces derniers au moment où d'Iberville reçut de la cour de France l'ordre de s'emparer de la Baie d'Hudson.

Il quitta Plaisance au mois de Juillet et cingla vers le nord. Il trouva l'entrée de la baie couverte de glaces au milieu desquelles son escadre courut les plus grands dangers. Si la navigation à quelque chose de hardi et de grand dans les hautes latitudes de notre globe, la Nature y est en même temps sauvage et singulièrement triste. Un ciel bas et sombre, une mer qu'éclairait rarement un soleil sans chaleur, des flots lourds et couverts, la plus grande partie de l'année, de glaces dont les masses immenses ressemblent à des montagnes, des côtes désertes qui semblent augmenter l'horreur des naufrages, un silence enfin qui n'est interrompu que par les gémissements de la tempête, telles sont ces mers qui ont donné à d'Iberville une renommée dont le caractère tient de la nature mystérieuse du Nord. Depuis longtemps déjà son vaisseau aventureux les sillonne. Plus tard cependant, il descendra vers des climats plus doux ; et ce marin qui a fait pour ainsi dire son apprentissage au milieu des glaces polaires ira finir sa carrière sur les flots tièdes de la mer des Antilles, près des côtes embaumées de la Louisiane et de la Floride ; il fondera un empire sur des rivages où l'hiver et ses frimas sont inconnus et où la verdure et les fleurs sont presque éternelles.

Cependant l'escadre était toujours dans le plus grand danger. Pressés par les glaces qui s'étendaient à perte de vue, s'amoncelaient à une grande hauteur puis s'affaissaient tout à coup avec des craquements et un fracas épouvantables, deux des vaisseaux poussés l'un contre l'autre s'aborderent au même instant qu'un troisième était écrasé à côté d'eux et si subitement, que l'équipage eut à peine le temps de se sauver. Ce n'est que le 28 août que d'Iberville qui montait le *Pélican* put atteindre la mer libre, ayant depuis longtemps perdu de vue ses autres navires. Il arriva seul devant le fort Nelson le 4 septembre. Le lendemain il aperçut trois voiles qui louvoyaient pour entrer dans la rade ; il crut d'abord que c'étaient ses autres vaisseaux, mais il vit bientôt qu'il avait affaire à des vaisseaux an-